

La démocratie, ce projet digne de la conscience

Laurent Laplante

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19604ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

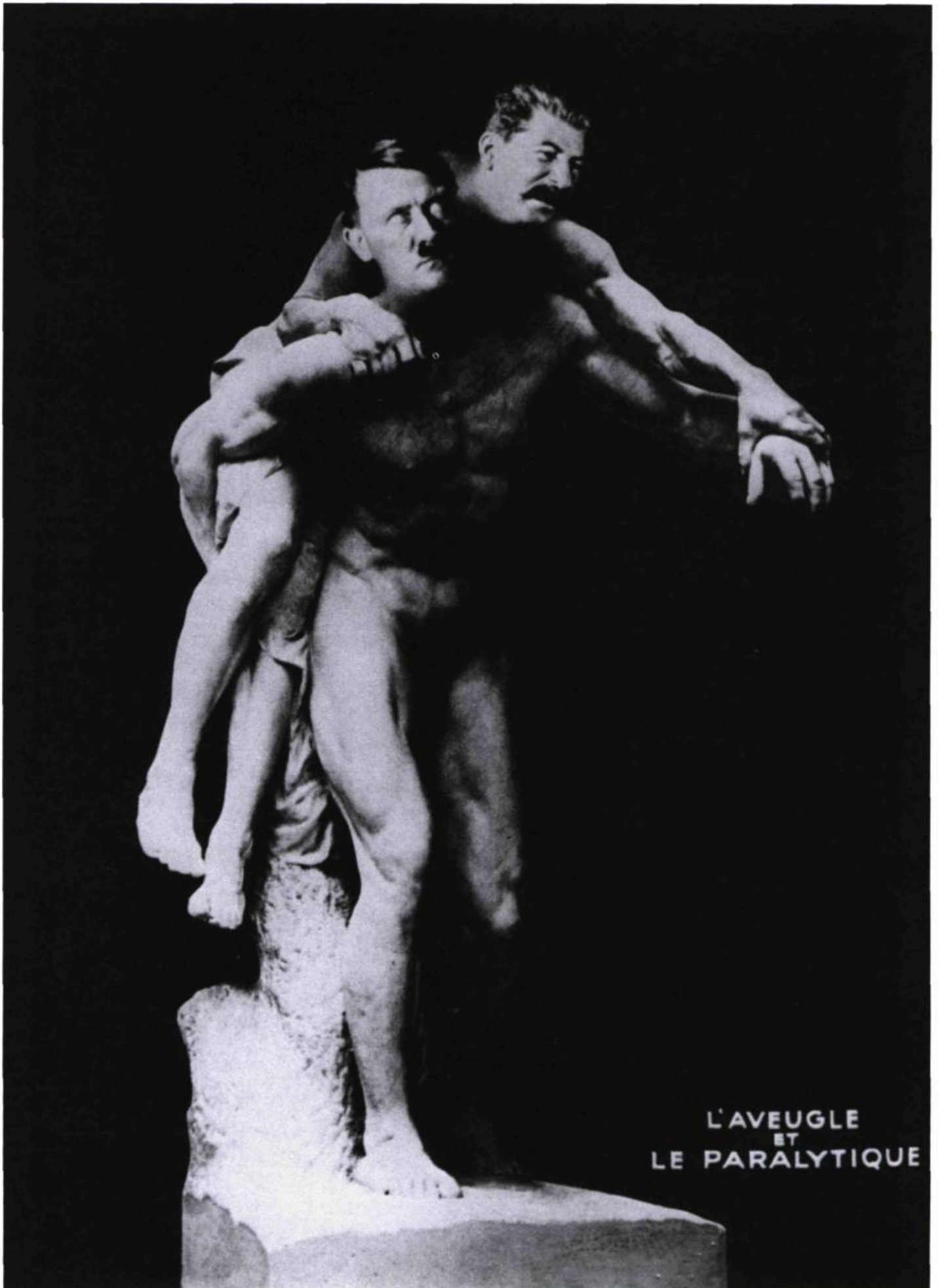
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1994). La démocratie, ce projet digne de la conscience. *Nuit blanche*, (56), 44–47.



« L'aveugle et le paralytique », 28 février 1940.

Hitler et Staline par Marinus Jacob Kjeldgaard

La démocratie, ce projet digne de la conscience

Évoquée à propos de tout et de rien, brandie à l'appui des causes les plus disparates, parfois proposée comme un cheminement, mais le plus souvent exigée comme une insurpassable perfection, la démocratie constitue tantôt la gloire de l'Occident moderne, tantôt l'une de ses plus opaques hypocrisies. Rien d'étonnant à cela, car, même si l'on prétend juger désormais les nations au tribut qu'elles consentent à lui verser, il n'est pas dit qu'on s'accorde sur ce qui en constitue l'essence.

Malgré ces difficultés d'exécution, cette marge entre la théorie et la pratique et peut-être même certains flottements à l'intérieur de la doctrine, est-il possible de préciser suffisamment les contours de la démocratie pour reconnaître ceux qui s'en éloignent et pour aider ceux qui l'aiment à détecter les menaces qui la guettent ? Oui, à condition d'accorder une importance suffisante aux critères que sont l'éthique, la solidarité, le sens de la responsabilité. Car ces critères permettent aussi bien de démasquer Staline que d'accorder la préséance à la démocratie d'Emmanuel Lévinas ou d'Alain Touraine.

Aux antipodes de la démocratie

Le *Staline*¹ de Robert Conquest va vite et droit à l'essentiel : malgré l'affection de millions de Soviétiques pour le « petit père des peuples » et l'admiration qu'il suscita chez maints intellectuels étrangers, ja-

mais Staline ne manifesta la moindre propension à la démocratie. Contrairement à l'adage selon lequel l'absolutisme s'épanouit peu à peu dans le cœur des tyrans, Staline fut Staline dès l'instant où le pouvoir sans contrepoids lui fut accessible. « C'était, écrit Conquest à propos du front de Tsaritsyne de 1918, la première fois que Staline exerçait un pouvoir pratiquement absolu. Il avait agi avec un manque de discrétion presque incroyable : il avait grossièrement abusé de son autorité, avait désobéi aux ordres et refusé d'appliquer la politique soviétique en matière de spécialistes militaires. » Tout le reste, y compris la liquidation des adversaires, les goulags, l'écrasement des ethnies, la duplicité dans les relations internationales, ne fera que confirmer et déployer la « promesse » de l'adolescence.

Malgré le caractère péremptoire d'un tel verdict, Robert Conquest écrit en historien, non en fanatique. Quiconque en douterait peut

se rabattre sur l'œuvre monumentale qu'il a déjà consacrée au communisme et dont il propose ici une très abordable synthèse.

À propos de Lénine², on aurait pu s'attendre à une condamnation moins globale. L'adulte explosif que devient Lénine ne rappelle, en effet, que les pires traits de l'enfant. Certains virages révèlent même chez lui une capacité d'ajustement, voire de doute, qu'on chercherait vainement chez Staline. Malgré cela, Paul Mourousy a veillé à ce que son lecteur ne puisse percevoir Lénine autrement que comme totalement, précocement, irrévocablement méchant, brutal et cruel. Sans doute a-t-il substantiellement raison. Le ton qui imprègne la biographie est quand même, jusqu'à l'excès grinçant, celui de la charge aveugle et haineuse. L'effet produit est aux antipodes de l'effet voulu : à trop répéter que Lénine déclassé Staline en lucidité méchante, Mourousy suscite l'impression qu'il traite mal Lénine. ▶

Si, il y a dix ans, de telles biographies provoquaient l'abatement tant elles semblaient décrire une irréversible réussite, elles trouvent aujourd'hui en face d'elles des témoignages lumineux qui fournissent de lumineuses contradictions. Aussi bien Vassili Grossman³ que Vitali Chentalinski⁴ livrent, en effet, à partir d'un passé que l'on croyait ou inexistant ou détruit, des preuves poignantes de l'infinie résistance que l'être humain sait opposer à la tyrannie. Non, ni Lénine ni Staline n'ont réussi, malgré les camps et les purges, malgré les vindictes personnelles et les procès diaboliquement trompeurs, à extirper de leur société le courage de voir, de dire, de dénoncer ni l'art d'exprimer ce courage selon l'esthétique la plus exigeante.

En apparence, le récit de Vassili Grossman tient davantage du journalisme que de la littérature. Correspondant de guerre lié à l'Armée rouge pendant son effroyable retraite comme pendant l'inhumaine résistance de Stalingrad, Vassili Grossman offre un récit en rasmottes, le compte rendu d'un flot quotidien d'horreurs et de massacres. Sous sa plume, la quotidienneté prend cependant, au détour d'une phrase, un souffle épique ou l'envol poétique. Tout à coup, le fait d'armes discret débouche sur l'infini. Tout à coup, Grossman dit la nausée de tout humain devant la guerre et ses haines. Du grand art, à peine voilé d'un doute : ce qu'on a supprimé pour complaire à la famille de l'écrivain disparu venait-il vraiment d'ajouts staliniens ou risquait-il de révéler, chez Vassili Grossman, un chauvinisme inavouable ? On ne sait.

Vitali Chentalinski vise autre chose. Déterminé à exhumer des caves du KGB ce qu'ont écrit les dissidents, Chentalinski investit dans sa mission courage et intelligence, ruse et culture. Il détecte les faux, nie aux bourreaux le droit à l'amnésie, traque les enquêteurs qui ont conservé, à titre de preuves incriminantes, les œuvres peccamineuses. Certes, Vitali Chentalinski s'échine parfois en vain. Il lui arrive d'obtenir en même temps la preuve de la confiscation d'un manuscrit et celle de sa destruction. Mais Chentalinski retrace infiniment plus de matériaux qu'on ne l'aurait espéré. La terreur avait si bonne conscience qu'elle

conservait les preuves de ses verdicts...

Attrait supplémentaire, le récit de Vitali Chentalinski ressuscite l'Union soviétique qu'ont connue les intellectuels dissidents. Ils cohabitent dans d'étroits appartements, s'y créent comme partout des triangles et des liaisons, règlent leurs comptes littéraires en même temps que leurs combines de marché noir. Comme les humains de partout.

Dans ce monde qui vient de s'écrouler, l'esprit démocratique et ses ennemis s'affrontaient sur l'essentiel, non sur les nuances.

Un profil démocratique moins net ?

Depuis la destruction du mur de Berlin, mais bien avant aussi, l'idéal démocratique a perdu de sa netteté. D'une part, on ne sait plus ce que conserve du principe démocratique tel régime au pouvoir électif, mais abrupt ; d'autre part, des doutes se répandent quant à la sagesse d'exporter aux confins du monde une démocratie par trop européenne.

Yves Leclerc, quant à lui, voit la démocratie dans un cul-de-sac⁵. Sa thèse se déploie avec vigueur, finesse, grand bon sens. Pourvu d'une solide pratique du journalisme, Yves Leclerc excelle, en effet, à dire nettement les choses, à résumer théories et bilans, à opposer les principes et les praticiens. Yves Leclerc redoute que la démocratie, imprégnée comme elle l'est de la pensée et de la structure sociale de l'Occident blanc qui l'a enfantée, déclenche un phénomène de rejet ou de distorsion dès qu'on prétend l'enraciner dans un autre terreau. Son propos convainc d'autant plus qu'on sent chez lui un réel respect des différences culturelles. Loin de croire que certaines cultures soient indignes de notre démocratie, il laisse plutôt entendre que notre démocratie ignore, nivelle, homogénéise les différences.

Yves Leclerc plaide si efficacement que le lecteur épris de démocratie, mais ébranlé dans ses convictions, se réjouira de voir Alain Touraine voler à la rescousse de l'idée démocratique⁶. Car si Touraine débusque et dénonce lui aussi les mille contrefaçons de la démocratie, il en réaffirme les intuitions fondamentales avec clarté et panache.

Oui, admet Alain Touraine, la démocratie est toujours menacée. Comment s'en étonner puisqu'elle relève le défi « de défendre et de produire la diversité dans une culture de masse » ? Comment ne serait-elle pas un équilibre toujours précaire puisque, d'un temps ou d'un lieu à un autre, elle harmonise identité et universalisme en refusant toujours de céder tout l'espace à l'un des deux ? Comment la démocratie ne serait-elle pas une interminable reconquête puisque, « avant d'être un ensemble de procédures, [elle] est une critique des pouvoirs établis et un espoir de libération personnelle et collective » ?

La démocratie, comme la conçoit Alain Touraine, ne se résume donc pas à un rituel, pas plus qu'elle n'accorde l'infailibilité au pouvoir majoritaire. La démocratie est, par définition, pluraliste, ce qui implique que l'État ne nivelle pas, que le sujet jouit de la liberté et laisse les autres en jouir aussi et que sont définies dans cet esprit les « conditions institutionnelles indispensables à l'action du sujet personnel ». La force de Touraine consiste ici à multiplier les définitions de la démocratie et, plus encore, à en déployer les conséquences dans une diversité de domaines. En éducation, la démocratie fait de l'enseignant un agent de la raison, un modèle et un médiateur. En écologie, la culture démocratique se présente comme seule capable d'entretenir l'indispensable dialogue entre les garanties institutionnelles et les libertés. Face au flot de l'immigration, la démocratie affirme que « l'intégration des immigrants n'est pas réussie quand ils se sont fondus dans la masse ; elle l'est quand les autres respectent leur identité culturelle, parce qu'elle leur apparaît compatible avec l'appartenance à une société commune ». À propos de la criminalité, Touraine écrit qu'« on doit considérer comme une menace pour la démocratie la réduction de problèmes de personnalité à la délinquance, comme si l'usage de la drogue n'était que l'effet produit par le *narcotrafico* ». Face au discours économique dominant qui affirme l'inutilité de l'État, Touraine insiste sur les trois conditions qu'exige une société développée et démocratique : « un État capable de décider, des dirigeants économiques désireux d'investir et d'entreprendre,

des agents politiques chargés de la redistribution des revenus et de la diminution des inégalités.»

Ainsi restituée à sa précarité et à sa modestie initiales, la démocratie redevient, grâce à Touraine, stimulante et adaptable. Car elle sourd de l'humain, non d'une Europe industrielle.

Après Touraine, on risque fort de devoir redescendre ! On n'en voudra donc pas trop à Michel Wieviorka⁷ de ne pas maintenir l'analyse de la démocratie au même niveau de constante clarté. Ainsi, après avoir promis un portrait acceptable du nationalisme en sus de son visage traditionnellement inquiétant, Michel Wieviorka tient à ce sujet des propos sans grande nouveauté. L'auteur réussit mieux sa description du populisme, auquel il impute à juste titre « une virtualité de racisme » et dont il décrit avec finesse l'art de toujours présumer « une distance considérable entre le peuple et le pouvoir politique et économique ». Avec l'ethnicité, troisième volet de son analyse, Wieviorka réussit son meilleur tour de piste. Il note, de façon pénétrante, le « déficit politique » qui l'afflige. Il évoque avec respect le communautarisme qui y règne, mais qui ne rejoint pas toujours les plus jeunes générations. Il déplore que cet isolement des jeunes générations fournisse aux médias un prétexte pour affirmer l'existence dans ces milieux d'un énorme potentiel de violence. Comme Alain Touraine, Michel Wieviorka fait confiance à la culture démocratique : mise à l'épreuve, elle s'épanouit.

Éthique, conscience et responsabilité

La boucle se referme : si la course du rouleau compresseur stalinien a été stoppée par des consciences comme celles de Vitali Chentalinski ou de Vassili Grossman, on peut parier que l'avènement de la culture démocratique devra tout, lui aussi, à des consciences d'une densité comparable.

C'est la conviction de Paul Valadier⁸, conviction qu'il parvient fort bien à faire partager. Et cela, même si la loyauté au credo catholique fixe dès le départ les limites de sa réflexion et même si sa familiarité avec les références thomistes rique d'éloigner bon nombre de lecteurs

au lieu de les impressionner. Si Paul Valadier prend à l'occasion ses distances à l'égard du pontife éminemment conservateur qui dirige aujourd'hui le Vatican, il accepte, d'autre part, de tout son être, le cadre défini par la foi. Y compris l'existence de Dieu. Y compris l'au-delà. Y compris la définition du bien et du mal.

Le mérite de Paul Valadier se situe donc ailleurs : dans une admirable « capacité de relecture ». Celui-ci, en effet, relit devant nous des auteurs que l'on croyait connaître et donne à leurs textes des accents nouveaux. Pascal, que l'on croyait rigoureux, joue du sophisme. Freud freine le déterminisme. Nietzsche se fait modeste. Et la conscience trouve une grandeur, une liberté, une importance sans pareilles.

Sur cette lancée, un collectif⁹ intervient qui élargit de grandiose façon la brèche ouverte par Alain Touraine. Contrairement à tant de collectifs qui oscillent entre la dispersion et les répétitions, celui-ci établit une nette unité de ton et réussit même une stabilité des références, tout en permettant à chaque auteur une autonomie maximale. À très peu d'exceptions près, les textes sont pénétrants, intellectuellement stimulants, lourds de questionnements.

L'interrogation récurrente qui donne son unité à l'ouvrage utilise le thème de la responsabilité, comme Touraine utilisait tantôt celui de la démocratie. Si tel auteur se demande ce que la psychanalyse laisse subsister de la responsabilité personnelle, un autre se demandera, à propos du « scandale du sang contaminé », sur quelles épaules doit retomber la responsabilité des décisions prises ou esquivées. Et si l'un se demande lequel, de l'élu ou de l'expert, porte la responsabilité, un autre, Jacques Testard en l'occurrence, s'interrogera sur la responsabilité des comités d'éthique à l'intérieur des établissements hospitaliers.

Le grand mérite de cet ouvrage sera pourtant de dédramatiser à l'extrême le conflit que beaucoup prétendent voir entre liberté et responsabilité. Il sera aussi d'affirmer, à la suite d'Emmanuel Lévinas, que « l'éthique précède la raison et échappe donc à ses limites ». Du coup, la préoccupation morale se

déplace et se transforme. On ne se demande plus, en effet, si l'être humain a assez de liberté pour qu'on lui impute la responsabilité de ses gestes ; on affirme qu'il est libre s'il se sait et se sent responsable. Là où Sartre prétendait que nous étions « condamnés à la liberté », Lévinas et ses commentateurs répliquent que l'homme, éveillé à la responsabilité, peut y trouver sa liberté. Intuition que d'aucuns contesteront, mais dont tous apprécieront le caractère stimulant et radicalement innovateur.

Au moment où le lecteur en est peut-être arrivé à se demander si tout cela peut s'expliquer en termes de tous les jours, voici que surgit le modeste et intelligent petit livre de Fernando Savater *Éthique à l'usage de mon fils*¹⁰. Avec ses clin d'œil, sa simplicité de bon aloi, son don de rendre intelligibles les intuitions éthiques fondamentales, ce bouquin montre qu'il est possible, sans rien sacrifier, d'en transmettre l'essentiel à de jeunes cerveaux.

Si, comme l'ont héroïquement montré Vassili Grossman et Vitali Chentalinski, une poignée de consciences éthiquement saines ont empêché que le totalitarisme soit seul à parler, il est tout aussi vrai, ainsi qu'en témoignent Alain Touraine, Paul Valadier et l'équipe de *La responsabilité*, que les nouvelles avancées de la culture démocratique exigeront à leur tour des consciences prêtes aux solidarités qu'impose la responsabilité. ■

par Laurent Laplante

1. *Staline*, par Robert Conquest, Odile Jacob, 1993, 353 p. ; 49,95 \$.

2. *Lénine, La cause du mal*, par Paul Mourousy, Perrin, 1992, 293 p. ; 47,95 \$.

3. *Années de guerre*, par Vassili Grossman, Autrement, 1993, 331 p. ; 29,95 \$.

4. *La parole ressuscitée, Dans les archives du KGB*, par Vitali Chentalinski, Robert Laffont, 1993, 462 p. ; 43,50 \$.

5. *La démocratie cul-de-sac*, par Yves Leclerc, L'Étincelle, 1993, 191 p. ; 14,99 \$.

6. *Qu'est-ce que la démocratie ?*, par Alain Touraine, Fayard, 1994, 297 p. ; 39,95 \$.

7. *La démocratie à l'épreuve, Nationalisme, populisme, ethnicité*, par Michel Wieviorka, La Découverte, 1993, 174 p. ; 26,95 \$.

8. *Éloge de la conscience*, par Paul Valadier, Seuil, 1994, 269 p. ; 39,95 \$.

9. *La responsabilité, La condition de notre humanité*, sous la dir. de Monette Vacquin, « Série morales », Autrement, 1994, 287 p. ; 37,95 \$.

10. *Éthique à l'usage de mon fils*, par Fernando Savater, Seuil, 1994, 181 p. ; 19,95 \$.